

Une Conférence d'Ernst Wolff – La logique destructrice qui se cache derrière le “Great Reset”. Mise à jour



[Source : lecourrierdesstrategies.fr]

[Mise à jour : vidéo complète sous-titrée en français]

EXCLU L'ANTIPRESSE/LE COURRIER DES STRATÈGES

Notre correspondant en Allemagne, François Stecher, nous a signalé cette conférence du journaliste-enquêteur ERNST WOLFF (né en 1950 et spécialisé dans l'analyse des crises financières) donnée dans le cadre des auditions de l'avocat Reiner Fuellmich en vue du procès des responsables de la crise covidienne. Cet exposé nous a frappé par sa cohérence, sa mesure et sa limpidité. Il propose, loin de tout «complotisme», une «contre-narration» de la crise en cours. Elle corrobore la thèse proposée dès avril-mai 2020 dans L'Antipresse: celle du coup d'État technologique et l'analyse du Great Reset proposée par Eric Verhaeghe dans son ouvrage « Great reset: mythes et réalités » (éditions Culture et racines, 2021) ou celle du « fascisme gris » proposée par Edouard Husson dans ces colonnes. Le schéma proposé par Wolff complète également de manière frappante la stratégie de l'hyper-normalisation exposée dans le documentaire capital d'Adam Curtis produit en 2016 par la BBC. Le nihilisme robotique du projet illustre enfin la thèse du grand sociologue américain Theodore Roszak sur la Secte informatique résumée et commentée dans l'Antipresse durant l'été 2020. Les enquêtes et intuitions de Wolff s'inscrivent ainsi dans un faisceau de tendances et d'indices plus que convaincant, d'autant plus qu'il est assumé et alimenté par les protagonistes eux-mêmes de ce grand renversement, notamment au travers de la mise à jour

permanente doctrines resettistes et transhumanistes de Davos. François Stecher a bien voulu traduire la conférence en français et nous la publions en deux parties. Le lecteur pourra se reporter à la vidéo en allemand ainsi qu'à la version sous-titrée en anglais dont nous donnons les liens ci-dessous. À toutes fins utiles, des repères de minutage sont insérés dans le texte. Nous remercions François Stecher pour son remarquable effort.

L'effondrement a-t-il été planifié?

Le président américain Franklin Delano Roosevelt a dit une fois: «rien en politique ne se produit par hasard. Si quelque chose arrive, vous pouvez parier que c'était exactement planifié ainsi». Si l'on regarde tout ce qui s'est passé au cours de l'année et demie qui vient de s'écouler, cette phrase est particulièrement terrifiante. Est-il seulement possible que tout ce que nous avons vécu ait été planifié?

Je voudrais en préambule clarifier un point: je ne peux apporter aucune preuve de l'existence d'un tel plan, par exemple sous la forme de documents authentifiés. Mais après m'être intéressé, depuis dix-huit mois, à ce sujet de manière approfondie, je dois dire qu'il y a un nombre impressionnant de signes et d'indices qui vont dans cette direction. De ceux-ci et de leurs conséquences, je voudrais parler aujourd'hui(1:09).

D'absurdité en absurdité

La situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui est unique dans l'histoire de l'humanité. Jamais encore le monde entier n'a été soumis à un régime de contraintes comme celui qui règne aujourd'hui. Et jamais encore n'ont été prises autant de mesures qui paraissent à première vue si incompréhensibles, parfois si absurdes et à de nombreux égards si contradictoires (1:42).

Officiellement, nous avons, de mémoire d'homme, affaire à la plus grave crise sanitaire de l'histoire de l'humanité. Pourtant, les mesures qui ont été prises pour y faire face n'ont pas amélioré la situation, mais l'ont au contraire continûment dégradée (1:58). Tout médecin peut aujourd'hui confirmer que l'état de santé des gens, de la majorité des gens est aujourd'hui moins bon [pire] qu'il n'était avant la crise. Et même du point de vue de ceux qui ont ordonné ces mesures, la situation est catastrophique. La quatrième vague qui prétendument nous menace, comme l'annonce de la nécessité des troisième puis quatrième puis cinquième injections, montrent bien que toutes les décisions prises jusqu'ici ont échoué à atteindre leur but, celui de contenir la maladie (2:35).

[1]

Mais ce n'est pas tout, loin s'en faut. Nous avons affaire désormais, dans la foulée des confinements, à une crise économique globale. Dans les moindres coins et recoins du monde, la production est comme suspendue, la logistique

est à terre, les chaînes d'approvisionnement sont brisées, nous faisons face à de mauvaises récoltes, des pénuries alimentaires, et de surcroît, à un manque cruel de semi-conducteurs, si essentiels à des pans entiers de l'économie (3:12). Mais dans ce domaine également, ce que nous voyons, c'est que l'on ne s'attaque pas aux problèmes pour les résoudre, mais qu'au contraire, par la prise de nouvelles mesures et la menace permanente de nouvelles restrictions, on les multiplie et les amplifie (3:31).

Dernier exemple en date: en Chine, un terminal du troisième plus grand port de fret du monde a été fermé à cause d'un unique cas positif parmi les employés du port (3:47). Ou bien encore la Nouvelle-Zélande: en Nouvelle-Zélande, la semaine dernière, on a confiné le plus sérieusement du monde 5 millions de gens parce qu'une seule personne de 58 ans a eu un résultat de test positif.

Une autre crise concerne les classes moyennes (*Mittelstand*), qui sont de loin les premiers employeurs à la surface du globe, et supportent en outre le gros de la pression fiscale (4:17). Par une insécurité sans cesse attisée et de nouvelles réglementations qui surgissent en permanence, les classes moyennes se retrouvent acculées, plus fortement de semaine en semaine, et n'ont encore jamais été confrontées à une telle crise.

Mais même cela, ce n'est pas tout. Nous vivons actuellement une violente hausse de l'inflation pour le monde entier, en particulier pour ce qui concerne les matières premières, les prix à la production et les aliments (4:49). Et là encore, bizarrement, on ne fait rien pour contrecarrer cela, bien au contraire. On maintient la surabondance d'argent, et même on la renforce. Les États et les banques centrales ont injecté 20 billions de dollars dans les circuits financiers mondiaux depuis le début la crise, sans qu'on puisse voir la fin de ces agissements. Et le Fonds monétaire international, la plus puissante organisation financière au monde, libérera lundi prochain, pour 650 milliards, la plus grosse somme jamais sortie de sa propre monnaie, des droits de tirage spéciaux (DTS) (5:32).

Et la situation sociale n'est pas meilleure. Un seul exemple: aux États-Unis, la première puissance économique mondiale, près de 4 millions de personnes sont menacées d'expulsion parce qu'elles sont incapables de payer leurs loyers ou de payer les traites de leurs emprunts. Aux États-Unis encore, plus de dix fois autant de personnes – j'insiste, il s'agit du pays le plus riche du monde – ne sont pas en mesure de se nourrir avec leur seul revenu (6:06). Et ce que la destruction délibérée de l'économie et l'aggravation de l'inflation n'ont pas réussi à provoquer, les politiciens y sont parvenus: quel que soit le pays, une division au sein des populations comme nous n'en avons jamais connue.

Il faut encore y ajouter désormais, dans une certaine mesure comme un couronnement de tout cela, le changement de pouvoir, prémédité, provoqué par les États-Unis en Afghanistan. Là-bas, on a abandonné délibérément, pour 20 milliards de dollars US de matériel militaire, une armée de l'air complète et onze bases aériennes, ce qui va déclencher de manière absolument certaine

la prochaine vague géante de réfugiés (7:04).

Pourquoi?, se demande-t-on. Pourquoi, à travers le monde entier de telles mesures sont prises, qui provoquent un désastre après l'autre, et poussent vers l'abîme la majorité des gens, au lieu de les tirer de leur misère? Pour répondre à cette question, il convient d'en poser deux autres: qui a un intérêt à cet agenda global, et qui en tire profit (7:38)?

Le complexe financier-numérique

La réponse à ces deux questions est indiscutable: le plus grand profiteur de la crise actuelle et le plus important des instigateurs dans la coulisse est le «complexe financier numérique», c'est-à-dire une sorte de communauté d'intérêts à la pointe de laquelle on trouve les plus grosses entreprises informatiques et les plus gros gestionnaires de fortune de notre temps. Sont comptées au nombre des plus grosses entreprises du numérique Apple, Alphabet, la société mère de Google, Amazon, Microsoft et Facebook. La valeur boursière de ces seules cinq compagnies représente la somme hallucinante de 9,1 milliers de milliards de dollars US. À titre de comparaison, le produit intérieur brut de l'Allemagne, de la France et de l'Italie réunies pèse 8,6 milliers de milliards de dollars US (8:39)!

À ces entreprises du numérique, il faut ajouter les grands gestionnaires de fonds: BlackRock, Vanguard, Statestreet et Fidelity. Tous, ils ont des participations massives dans chacune des entreprises du numérique. Mais ce n'est pas tout: à eux seuls, ces quatre-là gèrent actuellement un portefeuille d'un montant de 22,6 milliers de milliards de dollars US. À titre de comparaison, une fois encore: le produit intérieur brut des 28 pays de l'Union Européenne représentait l'année dernière une valeur de 15,7 milliers de milliards de dollars US.

Mais ce n'est pas seulement la monstrueuse puissance financière de ces entreprises qui rend le complexe financier numérique si puissant (9:29). Commençons d'abord par les entreprises du numérique: elles n'ont pas seulement par elles-mêmes une écrasante force sur le marché, elles contrôlent également des centaines de milliers d'autres entreprises, parce qu'elles organisent leur numérisation et jouissent ainsi d'une surveillance permanente de leurs flux de données. L'industrie du numérique n'est rien d'autre qu'une tumeur qui, au cours des années, a répandu ses métastases dans toutes les branches de l'économie, les a placées dans sa dépendance, et désormais les domine complètement (10:09).

Il n'en va pas différemment des gestionnaires de fonds. Ils ont des participations dans toutes les grandes entreprises du monde, et sont en situation de pouvoir pousser n'importe quel marché de leur choix dans n'importe quelle direction. Le plus grand d'entre eux, BlackRock, dispose avec un système d'analyse de données sur plus de 40 ans, du plus gros fonds d'informations financières que le monde ait jamais vu. Et BlackRock, sur la base de ce fonds, conseille les plus grandes banques centrales du monde, c'est-à-dire la Réserve fédérale et la Banque centrale européenne (10:48).

Compte tenu de l'avantage considérable dont jouit BlackRock avec ses fonds, il devrait être facile de voir qui, ici, dépend de qui.

Nous avons donc affaire à l'association, unique dans l'histoire, d'une puissance financière écrasante et de la jouissance d'une base d'informations géante aux dimensions inimaginables. Depuis le début de la crise, cette combinaison a donné à ces entreprises un essor comme elles n'en avaient jamais connu auparavant. Et ce n'est pas tout: cet essor s'accélère sans cesse (11:29). Pour le seul dernier trimestre, c'est-à-dire aux mois d'avril, de mai et de juin, elles ont enregistré les plus gros gains de leur histoire.

Un immense geste de désespoir

Si l'on considère ces faits, on n'a pas besoin d'une imagination débordante pour arriver à la conclusion que l'on a affaire, avec le complexe financier numérique, au centre global de pouvoir, autour duquel tout gravite (11:57). Le complexe financier numérique se tient largement au-dessus de tous les gouvernements de la planète, il est en situation, à tout instant, de les mettre à genoux et de les soumettre à sa volonté. On s'étonnera d'autant plus des méthodes avec lesquelles le complexe œuvre depuis le début de la crise actuelle: il semblerait presque qu'il sape justement le système dont il profite lui-même (12:28). Quelques exemples de cela: si le complexe financier numérique détruit les classes moyennes, il détruit, de fait, les fondements mêmes de son existence, puisque comme nous l'avons dit, ce sont les classes moyennes qui paient le plus d'impôts et qui créent le plus d'emplois; et s'il attise l'inflation, c'est bien à lui-même qu'il inflige des dommages; et s'il détruit la paix sociale en faisant exploser les déséquilibres sociaux, cela détruit aussi le terrain sur lequel il fait ses affaires (13:02).

Tout cela, ce sont des objections justifiées – mais elles font fi de la réalité. Et voici ce qu'elle est : le complexe financier numérique n'a pas d'autre choix que celui de faire précisément ce qu'il est en train de faire. Ce que nous vivons actuellement, ce n'est pas, par exemple, la mise en œuvre d'un quelconque agenda conçu à une table de travail, par lequel il voudrait s'approprier encore plus d'argent et encore plus de pouvoir, afin de jouir ensuite en paix du fruit de ses efforts (13:42). Ce que nous vivons actuellement, c'est un gigantesque geste de désespoir, sans doute le plus grand qu'il ait jamais été donné de vivre dans l'histoire de l'humanité.

[2]

Cet acte désespéré trouve son origine dans le fait que le système auquel le complexe financier numérique doit son existence ne peut plus être maintenu en vie avec les moyens employés jusqu'ici (14:09). Il a déjà frôlé la fin lors de la crise financière mondiale de 2007–2008. Si les gouvernements, alors, n'avaient pas mobilisé en masse l'argent des impôts, et donné aux banques centrales l'instruction de tirer du néant des quantités faramineuses de monnaie, le système se serait alors déjà effondré. De fait, le sauvetage n'était que provisoire. Au cours de ces plus de douze années, il a fallu

continuellement accroître la masse monétaire, tandis que les taux d'intérêt étaient réduits pas à pas – rendant ainsi le système toujours plus instable. Cela ne pouvait pas bien se terminer. L'année dernière, on y était: en mars 2020, un nouvel effondrement menaçait déjà. Et cet effondrement a été repoussé une toute dernière fois, par un dernier tour de force, en amenant les taux à zéro et en injectant de la monnaie par milliers de milliards, non plus par milliards (15:22).

La solution du dernier recours

Cela a fait émerger, qualitativement, une nouvelle situation. Différer l'issue finale nécessiterait désormais de pousser les taux dans le domaine négatif, détruisant ainsi les fondements du système bancaire actuel. Les banques ne peuvent pas durablement vivre avec des taux négatifs. En d'autres termes, il n'y aura pas de nouvelle tentative pour repousser cette issue avec les moyens jusqu'ici utilisés (15:56). On peut tout au plus, dans la situation actuelle, injecter une toute dernière fois des milliers de milliards et des milliers de milliards, avec pour conséquence, cependant, que l'on attisera une inflation déjà galopante et qu'on la fera basculer dans le domaine de l'hyperinflation. La situation dans laquelle se trouve donc le complexe financier numérique est celle d'une alternative entre, d'un côté, l'effondrement numérique du système, et de l'autre l'hyperinflation, c'est-à-dire la dévalorisation totale de la monnaie (16:36). Ainsi, historiquement, nous sommes arrivés à un point où le complexe financier numérique n'a plus que le choix entre deux modes d'effondrement.

Que doit-il donc faire? De toute évidence, dans cette situation, on s'est décidé, pour un nouveau système et en vue de son installation, à mettre en œuvre une double stratégie (17:08). D'un côté, on prépare en arrière-plan, à l'abri des regards du public, un nouveau système. De l'autre côté, on exploite en parallèle la phase terminale de l'ancien système désormais voué à la mort pour le piller, selon les meilleures règles de l'art. C'est exactement ce que nous vivons depuis mars de l'année dernière (17:35) : la destruction délibérée et consciente de l'économie mondiale par le complexe financier numérique dans l'unique but de s'enrichir, avec en parallèle la préparation d'un nouveau système par les banques centrales en coopération avec les groupes informatiques.

2e partie

[1] NDLR : les données factuelles démontrent assez largement que les prétendues troisièmes et quatrièmes vagues sont essentiellement des vagues de résultats positifs à un test PCR, sauf dans les pays qui ont massivement vacciné leur population et qui voient une nouvelle explosion des malades effectifs. Le test PCR ne devrait nullement servir d'outil de diagnostic et donne un nombre d'autant plus important de faux

positifs que le nombre de cycles d'amplification utilisé est grand. Il n'y a plus de pandémie (naturelle ou bien produite initialement par un virus fabriqué en laboratoire, selon des deux hypothèses principales) que dans l'imagination de ceux qui subissent encore l'effet de la psychose de masse créée par le biais des médias dominants.

[2] Note de Joseph : un autre point de vue, probablement plus « complotiste » est que cette action n'est nullement un geste de désespoir, mais s'inscrit dans la logique de l'*ordo ab chao* (l'ordre à partir du chaos ou de la destruction). Pour achever la création du Nouvel Ordre Mondial, cette élite pense nécessaire et indispensable de détruire l'ordre ancien de A à Z, de faire table rase du passé, et même d'effacer ce dernier des livres d'Histoire. Au bout du processus, après le Great Reset (ou Grande Réinitialisation), se trouve un « Meilleur des Mondes » orwellien où les survivants de la purge seront asservis aux machines ou devenus eux-mêmes des cyborgs, mi-hommes mi-machines, et contrôlés par Intelligence Artificielle, entassés dans des villes ou des mégapoles surpeuplées, laissant le reste de la planète aux élites. Voir notamment Le « Great Reset » n'est pas du complotisme. Pour réussir, cependant, la destruction ne doit pas être trop rapide, mais contrôlée, afin qu'il subsiste malgré tout pour cette élite des matériaux intacts pour une reconstruction adéquate.